

Rencontre

Sandra Lorenzi & Juan Luis Gastaldi (« Gianni »)

« Hélas ! Hélas ! Comment ? Ne recule-t-il pas ? » – Oui ! Mais c'est mal le comprendre que s'en lamenter. Il recule comme tout homme qui veut faire un grand bond.

Friedrich Nietzsche
Par-delà bien et mal

Notre rencontre a été comme une tempête. Nous avons commencé par nous soupçonner, ce qui a vite débouché sur une certaine violence, pleine de défi. Nous avons continué par nous mesurer l'un à l'autre, et avant que nous ne puissions nous en rendre compte, nous avons déjà commencé à travailler ensemble, malgré nous ; il ne restait qu'à l'accepter : « j'aime bien une certaine violence que tu laisses échapper de temps en temps » – « tu m'opposes une résistance critique qui est rare, tu peux me croire sur parole, à trouver dans mon milieu ».

Nous étions au moins d'accord sur un point : une véritable rencontre entre la philosophie et l'art ne se donne pas sous la forme du commentaire d'une pièce et de la mise en pratique d'une idée, pas plus que comme la mise en œuvre consensuelle d'un projet conçu à deux. Dans le premier cas, art et philosophie restent extérieurs l'un à l'autre, et la véritable rencontre est ratée ; dans le second, art et philosophie restent indifférenciés sous une forme qui ne parvient à être ni l'un ni l'autre, et le sens d'une rencontre n'est pas moins perdu. Notre travail ensemble ne pouvait consister donc qu'en la construction d'un

territoire commun, que nous ne voulions pas présupposer donné – nous nous apercevions par la suite à quel point nous n'avions pas tort à cet égard –, depuis lequel chacun de nous pourrait, si jamais nous arrivions à l'agencer, faire ce qu'il savait (ou croyait savoir) faire. Autrement dit, nous visions la construction d'un problème commun.

Rien de moins évident que l'existence d'un problème commun à une étudiante en art et à un étudiant en philosophie (au-delà de celui d'être des étudiants, ce qui est déjà pas mal, d'ailleurs). L'essentiel de cette rencontre s'est ainsi donné comme de longues discussions où, des deux côtés, des résistances devraient être vaincues, des vocations pédagogiques et des positions intellectualistes abandonnées et des préjugés de toute sorte méchamment dénoncés, *jusqu'à arriver enfin à se taire* – comme on ne s'était pas tu peut-être depuis fort longtemps – pour commencer, doucement, avec beaucoup d'effort, à entendre quelque chose nous atteignant chacun depuis de l'autre côté (et pas seulement de l'autre côté).

C'est ainsi que, d'un côté, l'un d'entre nous s'est reconnu, égaré dans les domaines âpres et sans horizon des mathématiques, dans la recherche d'une idéalité non conceptuelle, d'un écart, aussi mince soit-il, entre une dimension idéelle et le plan proprement conceptuel. L'autre s'est surprise en fouissant de l'autre côté, celui de la matière et de l'objet, à la recherche de quelque chose comme un matériau pur, affranchi de l'asservissement de l'objet. Les deux explorations se sont avérées parfaites.

tement analogues : la contestation d'une identification (de l'idée avec le concept, de l'objet avec le matériau) par la saisie d'un au-delà, d'un en deçà ou d'un ailleurs (du concept, de l'objet) capable d'affirmer et de creuser – d'affirmer par le creusement – des écarts à la limite du concevable et du perceptible. Mais qui plus est, l'analogie n'était qu'une apparence : les deux explorations se sont avérées *absolument consubstantielles, jusqu'à n'en constituer qu'une seule*.

Si une idéalité non conceptuelle est possible, elle ne l'est pas en tant que dimension purement abstraite dans un au-delà du concept inatteignable, puisque le concept resterait toujours sa voie d'accès privilégiée, et l'idée ne serait alors qu'un double du concept, aussi mystique que stérile. Idéalité non conceptuelle veut dire d'abord idéalité non platonicienne ou hégélienne. Seule une idéalité toujours déjà incarnée pourrait être conçue indépendamment du concept. Mais une matière « objectuelle », une matière soumise à la forme de l'objet, amène nécessairement l'idée à mimer la forme de l'objet, et à n'être que son décalque idéal, son représentant, sa représentation ; autrement dit : l'idée retombe sur le concept. La possibilité d'une matière non objectuelle se présente ainsi comme la condition de possibilité d'une idéalité non conceptuelle.

Mais l'inverse n'est pas moins vrai, puisque si une matière abandonne les déterminations formelles de l'objet en voulant se présenter comme un matériau pur, elle risque de perdre toute détermination qui permettrait de la rendre sensible. L'in-

formalité absolue est, on le sait, absolument inexpérimentable ; loin d'atteindre par cette voie une matérialité pure, on ne construit qu'une mère abstraction, une simple chimère. Pour que la matière puisse abandonner les circonscriptions de l'objet, sans tomber dans l'utopie de l'informel, il faut que des déterminations formelles non objectuelles soient possibles ; autrement dit : il faut qu'il puisse y avoir des idées non conceptuelles.

Idee et matière ne sont pures qu'à condition d'être toujours mélangées : seule une idée incarnée est capable d'échapper à l'abstraction qui l'assujettit au concept lorsqu'elle tente de s'en différencier ; seule une matière informée est capable de se libérer et de l'objet sans tomber dans l'abstraction. Idée et matière sont toutes les deux menacées par le régime représentatif ou référentiel de l'objet et du concept, aussi bien que par l'abstraction dans laquelle celui-ci les repousse chaque fois qu'elles tentent de s'en débarrasser. Elles ne peuvent réussir que par une interpénétration essentielle.

Nous étions parvenus à déterminer notre problème. Ou plutôt, nous avons été capables d'assumer et d'affirmer un problème qui était déjà là, en chacun de nous, et qui ne s'est exprimé que par l'effet de notre rencontre, comme « une étincelle entre deux épées ». Nous avons atteint ce degré profondément élémentaire du problématique (qui ne se confond pas avec la généralité vide) où un problème ne saurait être philosophique sans être du même coup artistique (et encore chimique, politique, religieux...). Nous pouvions alors partir,

chacun de notre côté, pour développer ce même problème dans des territoires différents.

Non sans une série de consignes, pourtant. La recherche artistique d'une matérialité non objectuelle devait être soumise à quelques contraintes qui permettraient d'empêcher les égarements toujours possibles à cause des tentations conceptuelles. Après quelques discussions et beaucoup de résolutions unilatérales, la liste était prête :

- Pas de recours à des objets déjà faits
- Pas de texte
- Pas de recours à des matériaux informés industriellement d'une manière ou d'une autre (planches de bois, pièces métalliques, etc. – tout angle ou ligne droits dans le matériau est à soupçonner)
- Pas de moulage (forme pure de l'objet – moyen conceptuel proprement artistique)
- Pas d'empreinte (moulage localisé, mais moulage tout de même)

Ces consignes, purement négatives, trouvaient aussi une expression positive : une contrainte dans le choix du matériau. En effet, un matériau bien choisi pouvait accomplir sans négativité l'essentiel de ces contraintes : ni l'eau, ni la pierre, ni le feu, ni l'air n'acceptent, en eux-mêmes et grâce à leur nature propre, de moulage, d'empreinte ou de forme objectuelle. Ceci n'est pas toujours vrai dans le cas de la pierre, mais il l'était dans l'état des ressources à notre disposition (et éventuellement on pourrait toujours en appeler aux contrain-

tes négatives). *De sorte qu'au primitif ou élémentaire du problème répondait bien l'archaïque des solutions, dans une régression que nous ne saurions expérimenter que comme la préparation d'un bond en avant.* L'eau et la pierre étaient finalement les matériaux choisis.

De l'autre côté, le texte écrit essaierait d'articuler une critique *philosophique* de l'art conceptuel, en filigrane depuis que cette rencontre commençait à en être une. Aucun texte ne ferait partie de l'œuvre : textes et œuvres resteraient absolument indépendants et autonomes.

Nous ne savions pas ce que tout cela pouvait donner. Nous ne le savons toujours pas. Du côté artistique, cela pouvait donner, bien sûr, une pièce ; mais aussi une série de pièces, signée par l'insistance inépuisable de l'idée dans le matériau. Du côté philosophique, cela pouvait donner un long texte théorique, un manifeste, une poignée d'aphorismes, un écrit polémique... Ou rien de cela. L'échec était (et il l'est toujours) une possibilité. Une fois chacun de nous mis à nouveau sur son propre chemin, les possibilités d'égarement seraient innombrables, trop peut-être pour ne pas y succomber.

On ne s'est pas vu depuis ; on ne sait pas ce que l'autre a fait ou a cessé de faire. Peut-être ne se voit-on même plus. Mais, irréductible à tous les effets et à tous les oublis, la rencontre n'en aura pas moins eu de sens.